

JEAN ECHENOZ

LAC



Extrait de la publication

 m double

LAC

DU MÊME AUTEUR



LE MÉRIDIEEN DE GREENWICH, *roman*, 1979
CHEROKEE, *roman*, 1983, (“double”, n° 22)
L'ÉQUIPÉE MALAISE, *roman*, 1986, (“double”, n° 13)
L'OCCUPATION DES SOLS, 1988
LAC, *roman*, 1989, (“double”, n° 57)
NOUS TROIS, *roman*, 1992
LES GRANDES BLONDES, *roman*, 1995, (“double”, n° 34)
UN AN, *roman*, 1997
JE M'EN VAIS, *roman*, 1999, (“double”, n° 17)
JÉRÔME LINDON, 2001
AU PIANO, *roman*, 2003
RAVEL, *roman*, 2006
COURIR, *roman*, 2008

JEAN ECHENOZ

LAC



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 1989/2008 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Le téléphone a pu sonner deux fois, Vito savait qu'il ne décrocherait pas. Il remettait sa jambe avant son pantalon, comme tous les jours au saut du lit – rien de bon de toute façon n'arriverait plus jamais par téléphone, et puis n'importe comment c'était sa jambe d'abord.

La prothèse n'était pas récente et Vito Piranese avait pris le coup depuis longtemps : à force d'habitude les courroies s'élançaient toutes seules vers les boucles dont le fer avait barré d'un trait noir, au bon cran, la perpendiculaire du cuir ; sous les grincements du téléphone elles s'emparèrent sur l'ardillon. Vito les glissait dans leurs passants tout en comptant quatre sonneries maintenant. Au bout de cinq ou six, raisonna-t-il, la plupart des gens raccrochent.

Lorsque dix, douze stridences eurent retenti dans la pièce exigüe, un tic agita les traits de Vito

Piranese, qui se figèrent ensuite en paysage perplexe. Le téléphone s'installait impérieusement, prenait toute la place dans le studio trop étroit pour deux, les sonneries sciaient l'espace en se chevauchant, reliées par leur écho en traits d'union – et lorsque vingt-cinq eurent défilé Vito avait compris d'où venait l'appel.

Cela n'aurait plus de cesse à présent, donc Vito prit son temps. Il vérifia toutes les attaches du membre artificiel, passant le doigt sous les boucles et centrant chaque lanière au creux du bon sillon pendant que trente, quarante sonneries se déversaient, répercutées contre le papier peint punaisé de photos de blondes fermement bustées. Vers la cinquantième Vito Piranese se leva, marcha sans boiter vers le téléphone posé sur le buffet près du réchaud. Dans le tiroir du buffet il prit un stylo-bille dont il posa la pointe, prête à courir, sur un bloc quadrillé, puis il porta le combiné vers son oreille et dit oui.

– Piranese ? fit une voix.

C'était la même voix de femme que les autres fois, d'une douceur précise que l'on ne discute pas. Il plaisait à Vito de se représenter la propriétaire de cette voix, son humeur sans doute impérieuse, sa plastique certainement parente de celles qu'il avait crucifiées au papier peint, longues blondes platine aux grandes bouches écarlates, aux

dents d'ivoire et aux poitrines de bronze sous lesquelles on plie sans plus aucun souci. Donc à l'appel de son nom Vito répéta oui. C'est moi, oui.

– Treize, quarante-sept, quatorze, prononça la voix. Je répète ?

– S'il vous plaît, dit Vito.

Elle répéta. C'était au bout du fil une jeune femme grande et blonde en effet, mais cuirassée d'un strict tailleur. Elle se tenait assise derrière un bureau chargé de téléphones aux tons variés, certains privés de clavier, d'autres bourrés de boutons. Sur sa droite au creux d'une armoire dormaient quelques dossiers, suspendus comme des chauves-souris, et des tablettes à sa portée soutenaient à gauche des téléscripteurs, des télécopieurs et des terminaux. En raccrochant elle se tourna vers un homme de haute taille également, debout près d'elle en costume bleu nuit, l'œil absent dans un visage sombre. Depuis quelques minutes il plongeait sur la jeune femme un regard distrait, quoique filigrané de concupiscence. Voilà, dit-elle, c'est fait. Bien, fit l'homme. Prévenez que je suis là, maintenant. Décrochant un autre appareil, elle annonça le colonel Seck.

– C'est bien, dit-elle, il vous attend.

Le colonel marcha vers une double porte, frappa, entra sans attendre de réponse dans une pièce beaucoup plus vaste et longue, latéralement

ornée de tableaux, portraits classiques de grands commis de l'État, et d'objets exotiques sous vitrine, cadeaux officiels d'homologues étrangers. Au bout de cette pièce, un bureau Charles X supportait les coudes d'un homme frêle penché sur un carré de papier, un mégot rivé dans sa commissure, un œil fermé par le fil de fumée. Nul dossier sur ce bureau, aucun livre nulle part, seulement deux crayons rouge et noir et ce carré blanc.

Désignant un fauteuil au colonel, l'homme lui tendit ensuite un paquet de Gauloises jaunes goût Maryland, qui sont devenues une marque rare : ce sont des cigarettes qu'on ne trouve pas comme ça, qu'il faut commander dans les bureaux de tabac, bref que plus personne ne fume de nos jours sauf lui, dont le costume gris perle un peu taché, pas mal poché, laisse supposer qu'il est un homme de l'ombre, loin des tribunes et des organes, interdit au public ; personne ne sait son nom. Cependant, le fait que la Régie continue de produire des Gauloises jaunes à son usage exclusif donne une petite idée de son pouvoir. Il en rallumait une au mégot précédent. Merci, dit le colonel, j'ai mes cigares.

– Où en sommes-nous ? s'inquiéta Maryland.

– Ça se met en place, dit le colonel Seck, je veux juste vérifier que Chopin n'a pas bougé. Je saurai ça dans une semaine et ensuite on y va. C'est parti.

13, 47 et 14, donc. Se rappeler ces chiffres tracés sur son bloc n'était rien pour Vito Piranese : quarante-sept est l'année de sa naissance, tout le monde se souvient de treize et quatorze vient juste après. Mémorisées, il enflamma ces données dans l'évier, dispersa leurs cendres au jet puis détergea les traînées jaunes et brunes qui adhéraient à l'émail. Cela fait il enfila son pantalon, consulta sa montre et chercha son sac.

Deux heures plus tard, Vito se présentait devant la gare du Nord, coiffée d'une ligne de hautes statues pensives en plein ciel blanc, vêtues de toges et supposées représenter quelques villes où l'on se gèle. Comme un semis d'étiquettes d'hôtel sur une malle globe-trotteuse, ou comme une lettre perdue revient pleine de tampons, le mot *Nord* se trouvait un peu partout gravé sur la façade au milieu de quoi, surmontant un cartou-

che indiquant la date de construction de la gare (1894), l'horloge donnait aussi l'heure qu'il était (12:36). Vito dut attendre un moment juste en face, au bar du Rendez-vous des Belges.

Suivant ses instructions, à treize heures Vito montait donc dans un autobus de la ligne 47 qui relie la gare au fort de Bicêtre, se préparant à l'échange à hauteur de la quatorzième station. L'autobus était presque vide lorsqu'il s'assit au fond à gauche où deux banquettes se regardaient, près de la fenêtre dans le sens de la marche. Sur le siège qui lui faisait face Vito posa son sac, une sacoche taillée dans un matériau fripé, bouilli, dernier état du cuir avant le carton. Chaque fois qu'il avait dû se servir du sac, Vito s'était demandé à quelle pauvre bête frileuse et mal-aimée, de santé fragile et d'espèce prochainement éteinte, pareille matière avait bien pu servir d'abord de peau.

Le 47 prit en pente douce le boulevard Magenta, puis le Faubourg-Saint-Martin, peu de monde en descendit, moins encore y montait – un coiffeur à la retraite, une mère célibataire, deux étudiants camerounais. Par temps clair, parmi le trafic réduit, une quiète ambiance de safari photographique régnait dans le véhicule, l'heure étant idéale pour observer toute sorte de salariés lâchés sur les trottoirs pour y chasser leur nour-

riture, parfois y déployant leurs parades amoureuses. Lorsqu'on franchit la Seine, l'astre au milieu du ciel de mars tâchait pâlement de s'y refléter avant d'y être bu.

L'autobus faisant halte au pied de la cathédrale, Vito chaussa des lunettes noires que ne justifiait en rien cet éclairage martien, les portières accueillait d'un soupir deux nouveaux usagers, jeune fille et vieillard maigre. La jeune fille en reprenant sa monnaie dit une phrase au chauffeur dont le sourire explosa glorieusement, magnificat dans les rétroviseurs, cependant que le vieillard maigre encombré d'un cartable fin s'engageait au milieu de la travée, se retenant aux barres glissantes et aux poignées trop hautes. Derrière ses copies de Ray-Ban, Vito Piranese le regardait approcher : mécanique et décharné, l'écharpe et les doubles foyers dénotaient quelque ancien professeur d'anglais dans le privé, extrêmement fatigué, plus capable de rien, et son cartable cousu dès l'aube de la scolarité obligatoire ne supportait lui non plus, à bout de force, que les très petites choses, les formulaires légers de la Sécurité sociale et de l'allocation-vieillesse, les ordonnances ou les radiographies.

Côté couloir il vint se laisser tomber sur la banquette en face de Piranese, posa son cartable devant lui, une main sur son plexus et souffla.

Son occiput vint légèrement cogner le dossier sous le démarrage mal débrayé de l'autobus puis il ferma les yeux, les lèvres un peu tordues par le sens contraire de la marche.

Après qu'à la station Banquier, l'autobus freinant à l'américaine, le vieillard eut haussé brusquement les paupières, se fut dressé avec un temps de retard puis rué en hâte vers la portière, Vito le regarda traverser l'avenue vers le dispensaire, le sac en peau de pauvre bête pendu au bout de son bras. Puis il fit grimper sur ses genoux le vieux cartable fidèle dont il caressa le cuir laïque jusqu'à la place d'Italie, d'où il plongea dans le métro. De là, pour rentrer chez lui, c'était long mais c'était direct.

Revenu dans son studio quelque part vers Laumière, Vito Piranese étudia le contenu du cartable. Des pelures vert amande dactylographiées lui indiquaient les nom et prénoms (Chopin Franck, Éric, Georges), l'adresse (avenue des Ternes) ainsi que l'emploi du temps de l'individu qu'il faudrait surveiller sept jours de suite, la tâche de Piranese étant de relever le moindre écart à cet emploi. Deux photos montraient un homme assez mince aux cheveux clairs, en costume clair et paraissant un peu plus jeune que Piranese, l'une en couleurs précisait le ton des cheveux jaunes et du costume jaune clair. On y

voyait le dénommé Franck Chopin aux commandes d'un coupé, d'un caddie, sur fond de Baie des Anges ou de Mammouth. Vito regarda ces photos dans la convoitise, dans le tourment, dans la conscience de son malheur, mais le lendemain après-midi il se trouvait assis sur un banc du Jardin des Plantes, non loin du portail principal, en attendant l'individu.

Piranese avait un peu froid, son corps était sec, son profil coupant, ses cheveux noirs brillaient comme une perruque et ses yeux noirs comme sous une fièvre. Assis sur ses reins, sa jambe raide au bout de lui, il regardait soupçonneusement le ciel, serrant les poings dans les poches de sa veste hors saison pour encore un petit mois.

Avant celle qu'il était en train de pratiquer sur ce banc, Vito Piranese avait exercé d'autres professions, entraîneur de basket avant son accident puis courtier en métaux non ferreux, prospecteur-placier jusqu'au départ de Martine, retoucheur photographe enfin. Nulle part cela n'avait bien réussi sauf une fois, retoucheur, quand il avait rendu service à d'importantes personnes discrètes : on s'était intéressé à lui. Il avait eu deux entretiens. Maintenant, grâce à ces personnes jamais revues depuis, Vito suivait régulièrement les gens qu'on lui demandait de suivre selon le même protocole fixé une fois pour toutes,

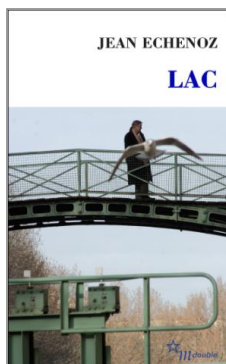
l'interminable sonnerie du téléphone et les trois chiffres, l'autobus, l'échange des sacoches, jamais le même autobus, toujours les mêmes sacoches depuis Mata-Hari. Et tirant de cet emploi de quoi vivre juste juste avec le cinéma de temps en temps, la lecture des journaux, des hebdomadaires de télévision, Vito consacrait le reste de sa vie à tenter d'oublier Martine.

Certes il y avait bien eu cette place de chauffeur que les personnes lui avaient vaguement promise, mais qu'il envisageait sans trop d'espoir vu sa jambe. Et sans trop d'indulgence il considérait le ciel, donc, avec de brefs regards dans d'autres directions : à sa droite, une statue d'Emmanuel Frémiet représentait une ourse en train de détruire un homme à l'âge du fer ; derrière lui sa voiture, une petite Ford automatique pourpre, se blottissait entre deux gigantesques autocars à étage bleu roi luxembourgeois ; à gauche, dominant le portail du Muséum d'histoire naturelle orné de fauves et de fougères, homards et lézards, un aigle de pierre jetait un long coup d'œil sur la gare d'Austerlitz.

Quand le portail du Muséum s'ouvrit sur le costume jaune clair, Vito se leva pour précéder l'homme contenu dedans vers la sortie du parc. En sortant de son laboratoire, Chopin devrait passer devant le bronze de Barbedienne qui

figure, en abyme, Emmanuel Frémiet sculptant l'ourse homicide, puis se dirigerait vers sa voiture, un pâle coupé allemand carrossé Karmann-Ghia. Depuis l'intérieur de la petite Ford, Vito photographia Chopin montant dans son coupé, puis il manœuvra pour se placer en position de départ.

La Karmann-Ghia longea vers l'ouest la rive gauche du fleuve, suivie par la Ford pourpre dont l'autoradio ne captait que deux ou trois stations sur ondes moyennes. En essayant de le régler, Vito se remémorait méthodiquement l'emploi du temps supposé de Chopin. Il était calme et concentré, quoique, au pied d'un feu rouge, comme Chopin s'apprêtait à passer le pont de l'Alma, une chanson qu'avait aimée Martine fit monter brusquement dix larmes aux yeux de Vito, et sur l'autre rive il pleuvait encore.



Cette édition électronique du livre
Lac de Jean Echenoz
a été réalisée le 02 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320520).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Photo : © Roland Allard.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707324818